

Chapitre I

La faute du fantôme ?

MM. Debienne et Poligny, les directeurs de l'Opéra, donnaient une soirée d'adieux. Un groupe de jeunes filles remontait de scène après le premier ballet. Elles se précipitèrent dans la loge¹ de la danseuse étoile, la célèbre Sorelli ; les unes faisaient entendre des rires exagérés et peu naturels, les autres des cris de terreur.

– C'est le fantôme !

La Sorelli était très superstitieuse. Elle frissonna et dit :

– Petites bêtes !

Elle était la première à croire aux fantômes, et à celui de l'Opéra spécialement. Elle voulut tout de suite être renseignée.

– Vous l'avez vu ? demanda-t-elle.

– Comme je vous vois ! répliqua en gémissant la petite Jammes, qui se laissa tomber sur une chaise.

Et aussitôt la petite Giry ajouta :

– Si c'est lui, il est bien laid !

– Oh ! oui, fit le groupe des danseuses.

Et elles parlèrent toutes ensemble.

Le fantôme leur était apparu sous la forme d'un monsieur en habit noir. Il s'était dressé tout à coup devant elles, dans le couloir, sans qu'on sache d'où il venait. Depuis quelques mois, il n'était question à l'Opéra que de ce fantôme en habit qui se promenait sans bruit, comme une ombre du haut en bas du bâtiment.

¹ Le mot "loge" désigne ici un petit appartement dans les coulisses où les artistes se préparent

On avait commencé par en rire, mais la légende avait bientôt pris de l'importance. Avait-on à déplorer un accident ? Une demoiselle du corps de ballet avait-elle fait une niche à l'une de ses camarades ? Tout était de la faute du fantôme, du fantôme de l'Opéra !

Mais, au fond, qui l'avait vu ? On peut rencontrer tant de vêtements sombres à l'Opéra qui ne sont pas des fantômes. Cet habit noir-là pourtant avait une spécialité qui n'est pas celle des autres : *il recouvrait un squelette*. Du moins, ces demoiselles le disaient. Et il avait une tête de mort.

Cela était-il sérieux ? Tout était parti de la description que Joseph Buquet, chef machiniste, avait faite du fantôme. Lui, il l'avait réellement vu ! Il s'était heurté au mystérieux personnage dans un petit escalier qui descend au sous-sol. Il avait eu le temps de l'apercevoir une seconde. Et voici le portrait qu'il en faisait à ceux qui voulaient l'entendre :

– Il est d'une prodigieuse maigreur et son habit noir flotte sur une charpente squelettique. Ses yeux sont si profonds qu'on ne distingue pas bien les prunelles immobiles. On ne voit, en somme, que deux grands trous noirs, comme aux crânes des morts. Sa peau, qui est tendue sur l'ossature comme une peau de tambour, n'est point blanche, mais vilainement jaune ; son nez est si peu de chose qu'il est invisible de profil, et l'absence de ce nez est une chose horrible à voir. Trois ou quatre longues mèches brunes sur le front et derrière les oreilles font office de chevelure.

Joseph Buquet, le chef machiniste était un homme sérieux, rangé, sans beaucoup d'imagination, et ... il ne buvait pas. Il dit qu'il avait poursuivi en cette étrange apparition, mais en vain ! Celle-ci avait disparu comme par magie, il n'avait pu retrouver sa trace.

On le crut, et aussitôt des gens se mirent à raconter qu'eux aussi avaient rencontré un habit noir avec une tête de mort. Des semaines étaient passées, et la rumeur avait eu le temps de se répandre. Et les danseuses étaient maintenant enfermées dans la loge de leur aînée. Elles avaient peur.

On entendit alors des pas puissants dans le couloir, et une voix qui criait :

– Cécile ! Cécile ! es-tu là ?

– C'est la voix de maman ! fit Jammes. Qu'y a-t-il ?

Et elle ouvrit la porte. Une grosse dame s'engouffra dans la loge et se laissa tomber en gémissant dans un fauteuil. Ses yeux roulaient, affolés.

– Quel malheur ! fit-elle... Quel malheur !

– Quoi ? Quoi ?

– Joseph Buquet...

– Eh bien, Joseph Buquet...

– Joseph Buquet est mort !

La loge s'emplit d'exclamations, de protestations étonnées, de demandes d'explications ...

– Oui... on vient de le trouver pendu dans le troisième dessous² !... Mais le plus terrible, continua, haletante, la pauvre dame, le plus terrible c'est cela ! Les machinistes qui ont trouvé son corps, prétendent qu'on entendait autour du cadavre comme un bruit qui ressemblait au chant des morts !

Les demoiselles frissonnaient de frayeur ! Et Meg Giry exprima alors, une main sur la bouche, ce que toutes pensaient :

– Il faut que ce soit le fantôme ! Le fantôme a assassiné Joseph Buquet !

² Dans les théâtres importants, il y a plusieurs niveaux sous la scène, parfois très profonds ; on les appelle "premier, deuxième ou troisième dessous.

Chapitre 2

Les anges ont pleuré ce soir

La soirée de gala continua malgré tout. À cette occasion on découvrit une jeune cantatrice³, peu connue jusqu'alors : Christine Daaé. Elle remplaçait la célèbre Carlotta, qui était malade.

Ceux qui ont eu la chance d'assister à l'événement se souviennent de tout ce que la belle enfant apporta ce soir là sur les planches de l'Opéra. Ceux qui ne l'ont pas entendue dans Roméo et Juliette, n'ont pas senti s'envoler leur âme. Mais cela n'était rien à côté des accents divins qu'elle fit entendre dans l'acte de la prison et le trio final de *Faust*.⁴ La salle tout entière avait salué de mille clameurs, Christine s'était évanouie dans les bras de ses camarades, et l'on avait dû la transporter dans sa loge.

Parmi la foule des spectateurs, deux messieurs se montraient particulièrement attentifs. C'étaient le riche comte Philippe de Chagny et son jeune frère Raoul, officier de marine qui se trouvait à Paris pour un bref congé.

Philippe, après avoir applaudi la Daaé, s'était tourné du côté de Raoul, et l'avait vu si pâle qu'il en avait été effrayé.

– Vous ne voyez donc point, avait dit Raoul, que cette femme se trouve mal ?

En effet, sur la scène, on devait soutenir Christine Daaé. On l'emportait.

– C'est toi qui vas défaillir... fit le comte en se penchant vers Raoul. Qu'as-tu donc ?

³ Une chanteuse d'Opéra

⁴ Faust est un opéra célèbre.

Mais Raoul était déjà debout.

– Allons-y dit-il, la voix frémissante.

– Où veux-tu aller, Raoul ? interrogea le comte, étonné de l'émotion de son frère.

Ils furent bientôt à l'entrée des abonnés, qui était très encombrée. Raoul déchirait ses gants d'un geste nerveux. Mais il avait perdu sa timidité et écartait d'une épaule solide tout ce qui lui faisait obstacle. Il était seulement pris du désir de voir celle dont la voix magique lui avait arraché le cœur.

Il avait connu Christine toute petite. Mais quand elle lui était réapparue par hasard, à la suite de ce remplacement de la Carlotta, il avait ressenti en face d'elle une émotion très douce qu'il ne pouvait dominer.

La chanteuse n'avait pas encore repris connaissance. On était allé chercher le docteur du théâtre, qui arriva en bousculant les groupes. Raoul eut l'idée de marcher sur ses talons, de sorte qu'il pénétra avec lui dans la loge de Christine. Elle reçut les premiers soins de l'un et ouvrit les yeux dans les bras de l'autre.

Elle regarda le docteur auquel elle sourit, puis sa femme de chambre, puis encore Raoul.

– Monsieur ! lui demanda-t-elle d'une voix qui n'était encore qu'un souffle... qui êtes-vous ?

– Mademoiselle, répondit le jeune homme, oh mademoiselle, je suis le petit enfant qui est allé ramasser votre écharpe dans la mer.

Christine regarda encore le docteur et la femme de chambre et tous trois se mirent à rire. Raoul se releva très rouge.

– Puisque vous ne voulez pas me reconnaître, je voudrais vous dire quelque chose en particulier, quelque chose de très important.

– Il faut vous en aller... dit le docteur avec son plus aimable sourire, mais très fermement. Laissez-moi soigner mademoiselle.

– Je ne suis pas malade, fit tout à coup Christine avec une énergie inattendue. Je vous remercie, docteur !... Mais j'ai besoin de rester seule... Allez-vous-en tous !

Le médecin voulut protester, mais la jeune femme s'entêtait, agitée, et il jugea que le meilleur remède était de ne pas la contrarier. Il s'en alla avec Raoul, qui se trouva dans le couloir, complètement perdu.

Il ne voulait pas partir ; alors il se dissimula dans l'ombre d'un coin de porte. Après un moment, la loge s'ouvrit et il vit la femme de chambre qui s'en allait toute seule, emportant des paquets. Il l'arrêta et lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. Elle lui répondit en riant que celle-ci allait tout à fait bien, mais qu'il ne fallait point la déranger.

Une idée stupide traversa la cervelle embrasée de Raoul : la Daaé voulait rester seule pour lui !... Il se rapprocha de sa loge, l'oreille penchée contre la porte. Il allait frapper, mais sa main retomba. Il venait d'entendre, à l'intérieur de la pièce, une voix d'homme, qui disait de manière autoritaire :

– Christine, il faut m'aimer !

Et la voix de Christine, douloureuse, tremblante, répondait :

– Comment pouvez-vous me dire cela ? Moi qui ne chante que pour vous !

Raoul s'appuya au panneau, plein de déception et de jalousie. La voix d'homme reprit :

– Vous devez être bien fatiguée ?

– Oh ! ce soir, je vous ai donné mon âme et je suis morte.

– Oh oui, personne n'a jamais reçu un pareil cadeau ! *Les anges ont pleuré ce soir.*

Raoul n'entendit plus rien. Il se rejeta dans son coin d'ombre, décidé à attendre le départ de l'homme pour voir son visage. Mais ce fut Christine qui sortit seule, enveloppée de fourrures et la figure cachée sous une dentelle. Il ne la suivit même pas des yeux, préférant affronter son rival ; il ouvrit violemment la porte de la loge et la referma aussitôt derrière lui. Il se trouvait dans la plus grande obscurité.

– Il y a quelqu'un ici ? fit Raoul d'une voix vibrante. Pourquoi vous cachez vous ?

La nuit et le silence. Raoul n'entendait que le bruit de sa propre respiration. Il fit craquer une allumette. La flamme éclaira la loge. Il n'y avait personne !

Il resta ainsi dix minutes, puis il sortit, ne sachant plus ce qu'il faisait ni où il allait. À un moment, il se trouva au bas d'un étroit escalier. Des ouvriers le descendaient. Ils étaient penchés sur une espèce de brancard recouvert d'un linge blanc. Raoul les questionna. Un ouvrier lui répondit :

– C'est Joseph Buquet que l'on a trouvé pendu dans le troisième dessous.

Chapitre 3

La loge n° 5

Quelques jours plus tard, deux nouveaux directeurs furent nommés. Durant les premiers jours qu'ils passèrent à l'Opéra, Armand Moncharmin et Firmin Richard furent tout heureux de se sentir les maîtres d'une aussi belle entreprise. Mais les ennuis ne tardèrent pas à revenir. Cela commença par une lettre adressée aux deux directeurs. On pouvait y lire :

... Vous êtes libres, Messieurs les directeurs, de diriger l'Opéra de Paris comme vous le voulez. Pour moi, je désirerais vivement entendre Christine Daaé ce soir. Et, pour cela, je vous prierai de ne point utiliser ma loge⁵ aujourd'hui ni les jours suivants. J'ai en effet été surpris d'apprendre que cette loge – la n° 5 - avait été louée sur vos ordres.

Si vous voulez que nous vivions en paix, il ne faut pas commencer par m'enlever ma loge !

Je vous prie de prêter attention à cet avertissement, et de recevoir mes salutations distinguées

Signé... Fantôme de l'Opéra.

Moncharmin et Richard pensèrent naturellement à une mauvaise plaisanterie, et ils s'occupèrent d'autre chose. Toute la journée se passa en discussions, signatures ou contrats avec les artistes de la troupe. Et ce soir-là, ils se couchèrent de bonne heure, sans avoir la curiosité d'aller jeter un coup d'œil à la loge n° 5.

Le lendemain, en arrivant dans leur cabinet, ils apprirent que, la veille au soir, la loge avait été occupée par des inconnus qui avaient fait du scandale.

L'inspecteur qui était intervenu leur raconta ceci :

– Ils devaient avoir bien dîné et paraissaient décidés à faire des farces, plutôt qu'à écouter de la bonne musique. Ils venaient d'entrer dans la loge, quand ils ressortirent pour appeler l'ouvreuse⁶. Ils lui ont déclaré : « Regardez dans la loge, il n'y a personne, n'est ce pas ?... – Non, a répondu l'ouvreuse. – Eh bien, quand nous sommes entrés, nous avons entendu une voix.

– Et l'ouvreuse, qu'a-t-elle dit ?

– Oh ! pour l'ouvreuse, c'est bien simple, elle dit que c'est le fantôme de l'Opéra ! De sorte que les personnes sont parties. Elles n'étaient plus aussi gaies !

L'expression de M. Richard devint sauvage.

– Qu'on aille me chercher l'ouvreuse ! commanda-t-il... Tout de suite !

Celle-ci était concierge rue de Provence, à deux pas de l'Opéra. Elle fit bientôt son entrée.

– Comment vous appelez-vous ?

– M'dame Giry. Vous me connaissez bien, monsieur le directeur ; c'est moi la mère de la petite Giry, la petite Meg qu'est dans le corps de ballet, quoi !

– Connais pas ! proclama le directeur... Dites-moi plutôt ce qui vous est arrivé hier soir, pour que vous ayez appelé la police...

– J'avais justement vous voir pour vous en parler, m'sieur le directeur, pour qu'il ne vous arrive point les mêmes ennuis qu'aux anciens ... Eux, non plus, au commencement, ils ne voulaient pas m'écouter...

– Je ne vous demande pas tout ça. Je vous demande ce qui vous est arrivé hier soir !

⁵ Au théâtre, à l'Opéra, on peut assister à la représentation dans des petits espaces à moitié clos appelés "loges".

⁶ L'ouvreuse est la personne qui place les spectateurs.

M'dame Giry, vexée par le ton du directeur, devint rouge d'indignation
– Il est arrivé qu'on a encore embêté le fantôme !

Là-dessus, comme M. Richard allait éclater, son collègue le remplaça. M'dame Giry trouvait tout naturel qu'on entende une voix dans une loge où il n'y avait personne. Ça ne s'expliquait que par le fantôme. Elle l'avait entendu souvent, elle, et on pouvait la croire, car elle ne mentait jamais.

– Mais vous, vous avez déjà parlé au fantôme, ma brave dame ?

– Comme je vous parle, mon brav' mossieu...

– Et quand il vous parle, le fantôme, qu'est-ce qu'il vous dit ?

– Eh bien, il me dit de lui apporter un p'tit banc !

– Euh ! euh ! un fantôme qui demande un petit banc ? C'est donc une femme, votre fantôme ? interrogea Moncharmin.

– Non, le fantôme est un homme. Le pt'it banc c'est pour sa dame !

– Comment le savez-vous ?

– Ben, il a une voix d'homme, oh ! une douce voix d'homme ! Il arrive d'habitude vers le milieu du premier acte, il frappe trois petits coups secs à la porte de la loge n° 5. La première fois j'ai été surprise ; mais maintenant il me dit « M'dame Giry, c'est moi, le fantôme de l'Opéra ! » Je sens bien quand il entre, mais *je ne vois personne !*

Les directeurs n'en revenaient pas. Mais ils se retenaient de rire. la concierge continuait :

– À la fin du spectacle, il me donne toujours une pièce de quarante sous, quelquefois cent sous, quelquefois même dix francs, quand il a été plusieurs jours sans venir. Seulement, depuis qu'on a recommencé à l'ennuyer, il ne me donne plus rien du tout...

– Pardon, ma brave femme... pardon !... Mais comment le fantôme fait-il pour vous donner vos quarante sous ? interroge Moncharmin.

– Ben ! il les laisse sur la tablette de la loge.

Richard et Moncharnin se regardaient. Ils ne savaient que penser... sauf que pour le moment il était inutile de continuer. Quand M'dame Giry sortit, elle se retourna et dit :

– Vous savez Messieurs, sauf vot' respect, vous auriez pas dû louer "Sa" loge hier soir !

Chapitre 4

Le violon enchanté

Les jours passèrent et Christine Daaé ne chanta plus dans le monde.

Le vicomte Raoul de Chagny lui écrivit pour lui demander la permission de se présenter chez elle. Un matin, elle lui fit parvenir le billet suivant :

« Monsieur,

Aujourd'hui je pars pour Perros-Guirec, où j'ai un devoir à accomplir. C'est demain l'anniversaire de la mort de mon pauvre papa. Il est enterré là-bas, dans le cimetière au bord de cette route où, vous et moi, nous nous sommes dit adieu pour la dernière fois. »

Quand il reçut ce billet de Christine Daaé, le vicomte de Chagny se précipita sur un indicateur de chemin de fer.

Le lendemain matin, il se réveilla dans son compartiment. Oh ! cette côte est longue... longue... Voici le crucifix des trois chemins... Voici la lande déserte, la bruyère glacée.

Comme son cœur bat ! Qu'est-ce qu'elle va dire en le voyant ?

Elle était bien à l'auberge, elle allait remonter à sa chambre après le petit déjeuner juste comme il entra.

– Christine !...

– Raoul !...

Le jeune homme veut lui parler, mais saisie de stupeur et de crainte, elle se sauve dans un grand désordre.

Il pouvait être onze heures et demie de la nuit quand Raoul entendit distinctement marcher à côté. Il entrouvrit tout doucement sa porte et put voir, dans un rayon de lune, la forme blanche de Christine qui glissait dans le corridor. Maintenant elle se dressait sur le quai désert...

Pour comprendre ce qui s'est passé ensuite, le plus sûr est de se reporter au procès-verbal de l'échange que le jeune homme eut, le lendemain, avec le commissaire de Perros.

Raoul de Chagny - Ma façon d'espionner était tout à fait incorrecte. La porte du cimetière, autour de l'église était ouverte. Cela m'a surpris.

Le commissaire - Il n'y avait personne dans le cimetière ?

Raoul – Non, S'il y avait eu quelqu'un, je l'aurais vu. La lumière de la lune était éblouissante la neige couvrait la terre.

Le commissaire - Dans quel état d'esprit étiez-vous ?

Raoul - Très tranquille, ma foi. Je la vis pénétrer dans le cimetière, je me dis qu'elle venait accomplir quelque vœu sur la tombe de son père. En effet elle s'agenouilla dans la neige, fit le signe de la croix et commença à prier.

À ce moment, minuit sonna et une musique de violon se fit entendre. Pas d'instrument, pas de main pour conduire l'archet. Quand la musique se tut, il me sembla entendre du bruit, cette fois du côté des têtes de morts sur les étagères de l'ossuaire⁷.

Le commissaire - Vous n'avez point pensé tout de suite que là pouvait se cacher justement le musicien qui venait de tant vous charmer ?

Raoul – Oh certainement ! Ce fut rapide... Une tête de mort roula à mes pieds... puis une autre... puis une autre... Une ombre glissa tout à coup sur le mur. Je fus assez rapide pour la saisir, le manteau s'entrouvrit.

Alors je vis, monsieur, comme je vous vois, une effroyable tête de mort qui dardait sur moi un regard où brûlaient les feux de l'enfer. Devant cette apparition, mon cœur me lâcha, et je n'ai plus souvenir de rien... jusqu'au moment où je me réveillai dans ma petite chambre de l'auberge du Soleil-Couchant.

Chapitre 5

Une salle maudite

De nouveau Paris, une semaine plus tard. Le *Faust* était encore au programme de l'Opéra. Une lettre arriva signée F. de l'O, qui exigeait que le rôle de Marguerite soit donné à Christine – sinon, disait la lettre la salle sera *maudite* !

Les nouveaux directeurs en avaient assez de se voir donner des ordres par un prétendu fantôme. Et la Carlotta, jalouse du succès de Christine, chanta donc.

Le premier acte se passa sans incident.

Moncharmin, toujours plaisantant, dit à son collègue :

– Pas trop mal ce soir pour *une salle maudite*.

Richard sourit, et montra une bonne grosse dame assez vulgaire, vêtue de noir, qui était assise dans un fauteuil au milieu de la salle, avec deux hommes d'allure grossière dans leurs redingotes.

– Qu'est-ce que c'est que ce « monde-là ? » demanda Moncharmin.

– Ce monde-là, mon cher, c'est ma concierge, son frère et son mari.

– Tu leur as donné des billets ?

Bientôt la Carlotta fit son entrée pour l'acte 2.

Quand elle eut fini de chanter l'air des bijoux, elle fut acclamée :

Ah ! je ris de me voir

Si belle en ce miroir...

⁷ Les os et les crânes non identifiés sont regroupés dans un "ossuaire"

Elle se donnait tout entière, avec ardeur, avec ivresse. On l'applaudit encore davantage, et son duo avec Faust semblait lui préparer un nouveau succès.

Marguerite répondait à Faust agenouillé

Ô silence ! Ô bonheur !

J'écoute !... Et je comprends cette voix solitaire

Qui chante dans mon cœur !

À ce moment donc... juste à ce moment... se produisit quelque chose d'effroyable...

La salle, d'un seul mouvement, s'est levée... Le visage de la Carlotta exprime la plus atroce douleur. De sa bouche, créée pour les plus belles sonorités, s'était échappé...

... un crapaud !

Il était sorti de la gorge, et... couac !

Ce n'était pas un vrai crapaud, on ne le voyait pas mais, par l'enfer ! on l'entendait. Couac !

Elle recommença bravement le passage fatal au bout duquel était apparu ce crapaud.

Puis, à nouveau : COUAC !

Retombés sur leurs sièges, les deux directeurs n'osent même pas se retourner, alors qu'ils entendent distinctement dans leur oreille "sa" voix, l'impossible voix, la voix qui dit :

Elle chante ce soir à décrocher le lustre !

Ils lèvent la tête au plafond et poussent un cri terrible. Le lustre, l'immense masse du lustre a comme une secousse à l'appel de cette voix satanique. Puis il se décroche, plonge des hauteurs de la salle et s'effondre, parmi mille cris et clameurs.

Il y eut de nombreux blessés. Et une morte ! La malheureuse concierge qui était venue ce soir-là, à l'Opéra, pour la première fois de sa vie.

Chapitre 6

La Mort Rouge

Le bal masqué à l'Opéra, quelques jours plus tard, était une fête exceptionnelle. Raoul espérait y voir Christine. De nombreux artistes s'y étaient donné rendez-vous, et vers minuit, commençaient de mener grand tapage.

Raoul monta le grand escalier à minuit moins cinq. Il ne s'attarda pas à observer autour de lui le spectacle des costumes multicolores étalés au long

Il ne put faire autrement que de remarquer un groupe qui se pressait autour d'un personnage à l'aspect macabre. Il était vêtu tout de rouge écarlate avec un immense chapeau à plumes sur une tête de mort. Sur le manteau, en lettres d'or, était brodée une phrase que chacun lisait et répétait : « *Ne me touchez pas ! Je suis la Mort rouge qui passe !...* »

Il reprit les escaliers où la foule lui sembla encore plus nombreuse, ne sachant point précisément ce qu'il faisait, puis il retourna vers deux heures du matin, dans le couloir qui derrière la scène, conduisait à la loge⁸ de Christine Daaé. Pourquoi pas ?

Il heurta à la porte. Il entra. Des pas se firent entendre dans le corridor... Il eut juste le temps de se cacher dans le boudoir⁹ qui était séparé de la loge par un simple rideau.

Une main poussa la porte de la loge. C'était Christine ! Elle entra, retira son masque d'un geste las et le jeta sur la table. Elle soupira, laissa tomber sa belle tête entre ses mains... Raoul l'entendit murmurer :

– Pauvre Érik !

⁸ Cette fois, il s'agit du petit appartement de Christine.

⁹ Le boudoir est un petit espace de repos

Puis, elle se mit à écrire, posément, tranquillement. Elle remplit ainsi quatre feuilles. Enfin, elle dressa la tête et les cacha dans son corsage... Elle semblait écouter... D'où venait ce bruit bizarre, ce rythme lointain ? On distingua une voix... une très belle et très douce et très captivante voix... La voix maintenant était dans la pièce devant Christine. Celle-ci se leva et parla à la voix comme si elle avait parlé à quelqu'un à côté d'elle :

– Me voici, Érik, dit-elle, je suis prête. C'est vous qui êtes en retard, mon ami.

Raoul qui regardait prudemment, derrière son rideau, n'en pouvait croire ses yeux, qui ne lui montraient rien.

Elle s'avavançait vers le fond de la loge occupé par une grande glace qui lui renvoyait son image. Les deux Christine – le corps et l'image – finirent par se toucher, se confondre.

Raoul se précipita pour les saisir ensemble, mais dans une sorte d'éblouissement, il fut tout à coup rejeté en arrière, pendant qu'un vent glacé lui balayait le visage. Il se précipita sur la glace, se heurta aux murs. Personne ! Par où ? Par où Christine était-elle partie ?...

Exténué, vaincu, le cerveau vague, il s'assit à la place même qu'occupait tout à l'heure Christine. Comme elle, il laissa sa tête tomber dans ses mains. Quand il la releva, des larmes coulaient abondantes le long de son jeune visage.

Le lendemain, Raoul revoit Christine chez sa mère adoptive. Elle se montre très calme, mais refuse d'expliquer sa disparition, encore plus de lui dire qui est l'homme invisible. Elle avoue à Raoul qu'elle l'aime sincèrement, mais lui révèle, sans autre explication, qu'elle ne l'épousera jamais.

Chapitre 7

La statue d'Apollon

Ils se revirent plusieurs fois. Ils se donnaient rendez-vous hors de la loge, comme si Christine avait peur que l'Autre les y surprenne. Un après-midi, elle arriva très en retard, la figure pâle et les yeux rougis. Elle avait peur. Raoul lui déclara :

– Je vous enlèverai à sa puissance, Christine, je le jure ! Et vous ne penserez même plus à lui. Je vous cacherais dans un coin inconnu du monde, où il ne viendra pas vous chercher.

Elle entraîna le jeune homme jusqu'au dernier étage du théâtre, vers les sommets. Il avait peine à la suivre.

– Plus haut ! disait-elle ... encore plus haut !...

Une ombre était derrière eux. Elle s'arrêtait avec eux, repartait quand ils repartaient et ne faisait aucun bruit. Ils arrivèrent aux toits. Christine respira avec force. Ils dominaient Paris. Ils marchèrent, tout là-haut, sur le fer et le zinc, ils regardèrent leurs reflets jumeaux dans les vastes réservoirs pleins d'une eau immobile. Et l'ombre derrière eux s'aplatissait sur les toits, s'allongeait comme une grande aile noire, tournait autour des bassins. Les malheureux enfants ne se doutaient pas de sa présence.

Ils s'assirent enfin, confiants, sous une haute statue d'Apollon. Un soir de printemps les entourait. La jeune fille frissonna et se blottit dans les bras de Raoul. Elle dit :

– Maintenant, j'ai peur de retourner habiter avec lui sous la terre !

– Qu'est-ce qui vous force à y retourner, Christine ?

– Si je ne retourne pas auprès de lui, il y aura de grands malheurs !... Mais je ne peux plus !... Je ne peux plus !... Il est trop horrible ! Et cependant, si je ne viens pas, c'est lui qui viendra me chercher avec sa voix. Il m'entraînera avec lui, il se mettra à genoux devant moi, avec sa tête de mort ! Et il me dira qu'il m'aime ! Et il pleurera ! Ah ! ces larmes, Raoul, ces larmes dans les deux trous noirs de la tête de mort. Je ne peux plus voir couler ces larmes !

Elle se tordit affreusement les mains, pendant que Raoul la pressait contre son cœur. Et il l'interrogea :

– Comment l'avez-vous rencontré ?

La jeune fille dit enfin la vérité.

– C'était il y a trois mois, je l'entendais sans le voir. La première fois j'ai cru que cette voix adorable chantait dans une loge voisine, mais ce n'était pas le cas. Elle me parlait, elle répondait à mes questions comme une véritable voix d'homme.

Et puis je compris : mon pauvre papa m'avait promis de m'envoyer l'« Ange de la musique » aussitôt qu'il serait mort. Alors je ne m'inquiétai plus. La voix me demanda la permission de me donner des leçons de musique, tous les jours. J'acceptai, je ne manquai aucun des rendez-vous qu'elle me donnait dans ma loge.

Elle respira puis poursuivit :

– Mes progrès étaient restés secrets. La Voix affirmait : « Il faut attendre... vous verrez ! nous étonnerons Paris ! » Je vivais dans une espèce de rêve.

Et puis un soir, Raoul, je vous aperçus dans la salle. Et ce soir là, j'étonnai Paris, ah oui ! Ma joie fut telle que je ne pensai même point à la cacher en rentrant dans ma loge. Mais lui y était déjà et il vit bien, à mon air, qu'un événement important s'était produit. Il devint jaloux. Pendant un temps, pour me punir, la Voix ne se fit plus entendre. Et ceci, mon ami, me fit réfléchir au fait que je vous aimais...

Ici, Christine pencha la tête sur l'épaule de Raoul. Leur émotion était si forte qu'ils ne sentirent point se déplacer, à quelques pas d'eux, l'ombre de deux grandes ailes noires qui se rapprochait, au ras des toits, si près, si près d'eux...

Christine continua son récit : la Voix était bientôt revenue, et cette fois elle l'avait enlevée, l'emportant avec elle dans son domaine secret, au plus profond des sous-sols de l'Opéra.

– Je portais un bandeau sur les yeux. L'eau, autour de nous, ne faisait aucun bruit. La barque - car nous étions en barque - heurta un quai. Et je fus encore emportée dans des bras. Et puis, tout à coup, on ôta le bandeau qui m'aveuglait et je fus éblouie par une lumière éclatante. Je me trouvais dans un salon, meublé et fleuri comme pour accueillir une jeune mariée. Et, au centre de ce salon, la forme noire de l'homme au masque se tenait debout, les bras croisés... « Rassurez-vous, Christine, dit l'homme ; vous ne courez aucun danger. Nous sommes dans ma maison du Lac ! » C'était la Voix !

C'est ainsi que je passe des journées avec lui. Il ne me touche pas, me donne ses merveilleuses leçons ! Ah, c'est affreux, il m'épouvante et pourtant je m'attache à lui, à Erik

Il sembla alors aux jeunes gens que l'écho avait répété, derrière eux : *Érik !...* Quel écho ?... Ils se retournèrent, et ils s'aperçurent que la nuit était venue. Raoul fit un mouvement comme pour se lever, mais Christine le retint près d'elle :

– Restez ! Il faut que vous sachiez tout ici !

– Pourquoi ici, Christine ? Je crains pour vous la fraîcheur de la nuit.

– Non, il le faut, après je n'aurai plus le courage... Voici, voici l'horreur ! une fois, la curiosité m' a fait lui arracher son masque. Ah, si vous saviez Raoul, si vous saviez !

Elle ne put décrire ce qu'elle avait vu.

« Regarde, lui avait dit Erik, regarde, *je suis fait entièrement avec de la mort !...* de la tête aux pieds !... C'est un cadavre qui t'aime, qui t'adore et qui ne te quittera plus jamais ! jamais !... Christine, qui m'as arraché le masque. A cause de cela, tu ne pourras plus me quitter jamais !... »

Elle éclata à nouveau en sanglots. Raoul savait tout, ou presque. Elle se leva, entoura la tête du jeune homme de ses beaux bras tremblants et pour la première fois l'embrassa passionnément !

Alors il y eut dans la nuit comme un déchirement, un bruit d'épouvante. Ils s'enfuirent comme à l'approche d'une tempête, et leurs yeux, virent, avant de disparaître dans les greniers du théâtre, tout là-haut, au-dessus d'eux, un immense oiseau de nuit qui les regardait de ses yeux rouges, accroché à la statue d'Apollon !

Chapitre 8

Le Persan

Le lendemain, on jouait *Faust*, comme par hasard. Christine chanta de toute son âme. elle essayait de surpasser tout ce qu'elle avait fait jusqu'alors et elle y parvenait. Au dernier acte, chacun put croire qu'il avait des ailes. Dans le public, un homme s'était levé et restait debout, face à l'actrice, comme si d'un même mouvement il quittait la terre... C'était Raoul. Et Christine, les bras tendus, enveloppée dans sa chevelure dénouée sur ses épaules nues, jetait son désir dernier :

Anges purs ! Anges radieux !

Portez mon âme au sein des cieux !

Ce qu'elle ignorait, c'est que Raoul avait préparé une voiture pour l'enlever après le spectacle, l'enlever de force s'il le fallait. Il avait décidé de l'éloigner pour toujours de la créature maléfique, ange ou fantôme.

Mais cela ne se passa point comme il l'avait prévu. Tout à coup, une brusque obscurité se fit sur le théâtre. Les spectateurs eurent à peine le temps de pousser un cri de stupeur, car aussitôt la lumière revint, éclairant la scène... Mais Christine Daaé n'y était plus !...

On se regardait sans comprendre et l'émotion fut tout de suite à son comble. Des coulisses on se précipitait vers l'endroit où, à l'instant même, Christine chantait. Raoul, toujours debout, avait poussé un cri. Puis aussitôt il se reprit. Et on le vit gagner la sortie.

Un peu plus tard, le commissaire de police Mifroid pénétrait dans le bureau des directeurs, suivi d'une foule anxieuse.

– Christine Daaé n'est pas ici ?

– Non, répondit Richard, pourquoi ? Elle a donc disparu ?

– En pleine représentation ! Et, ce qui est extraordinaire, c'est que ce soit moi qui vous l'apprenne ! Elle a été enlevée à l'acte de la prison, au moment où elle demandait l'aide du Ciel. Mais je ne crois pas qu'elle ait été enlevée par les anges.

– *Et moi j'en suis sûr !* »

Tout le monde se retourna. Un jeune homme, pâle et tremblant d'émotion, répéta :

– *j'en suis sûr !*

– Vous êtes sûr de quoi ? interrogea Mifroid.

– Que Christine Daaé a été enlevée par un ange, monsieur le commissaire, et je pourrais vous dire son nom...

Le policier fait asseoir Raoul près de lui, mit tout le monde à la porte, excepté naturellement les directeurs. Alors Raoul se décida :

« Monsieur le commissaire, cet ange s'appelle Érik, il habite l'Opéra et c'est l'Ange de la musique !

– L'Ange de la musique ! En vérité ! Voilà qui est fort curieux !... L'Ange de la musique !

– Oui ! fait Raoul, ces messieurs ont bien entendu parler du Fantôme de l'Opéra. Eh bien le Fantôme de l'Opéra et l'Ange de la musique, c'est la même chose. Et son vrai nom est Érik.

Raoul allait poursuivre son récit, lorsque la porte s'ouvrit, et un individu bizarrement vêtu d'une vaste redingote noire fit son entrée. Il courut au commissaire et lui parla à voix basse, en regardant Raoul par moments. Alors le jeune homme comprit que jamais ces gens ne le croiraient. Il n'y avait rien à attendre de la police ! Et, en deux bonds, il fut hors du bureau, ne laissant pas le temps de réagir aux agents de la force publique.

Mais la course de Raoul s'arrêta au premier corridor, qui paraissait désert : au bout, une grande ombre barrait la route.

– Où allez-vous si vite, monsieur de Chagny ? avait demandé l'ombre.

Raoul, impatienté, avait levé la tête et reconnu un bonnet de fourrure qui il y a peu, dominait la foule. Il s'arrêta.

– Qui donc êtes-vous ?

– Je suis le Persan ! » fit l'ombre.

Raoul se souvint alors que son frère, un soir de spectacle, lui avait montré ce vague personnage au teint sombre dont on ignorait tout, sauf qu'il venait de Perse. L'homme au bonnet d'astrakan, se pencha sur Raoul.

– J'espère, Monsieur de Chagny, que vous n'avez point trahi le secret d'Érik ?

– Oh ! monsieur ! fit Raoul impatient, vous paraissez au courant de bien des choses qui m'intéressent, et cependant je n'ai pas le temps de vous entendre !

– Où allez-vous si vite ?

– Au secours de Christine Daaé...

– Alors restez !... car Christine Daaé est ici !...

– Comment le savez-vous ?

– Il n'y a qu'un Érik au monde pour machiner un pareil enlèvement !... J'ai reconnu la main du monstre ! fit-il avec un profond soupir ...

– Vous le connaissez donc ? »

Le Persan ne répondit pas, mais soupira à nouveau. Alors Raoul le supplia :

- Courons, monsieur ! courons ! Je m’en remets entièrement à vous !...
Vous êtes le seul à ne pas sourire quand on prononce le nom d’Érik !
- Silence ! fit le Persan en s’arrêtant et en écoutant les bruits lointains du théâtre. Disons : // ! Nous aurons moins de chances d’attirer son attention...
- Vous le croyez donc bien près de nous ?
- Tout est possible, monsieur... Ou bien, il est maintenant avec sa victime, dans la demeure du Lac.
- Ils étaient en ce moment au centre d’une véritable place déserte. Le Persan arrêta Raoul et, tout bas, il lui demanda :
- Qu’est-ce que vous avez dit au commissaire ?
- Je lui ai dit que le voleur de Christine Daaé était l’Ange de la musique, dit le Fantôme de l’Opéra, et que son véritable nom était...
- Chut !... Et le commissaire vous a cru ?
- Non.
- Il vous a pris un peu pour un fou ?
- Exactement.
- Tant mieux ! » soupira le Persan.

Chapitre 9

Dans les dessous de l'Opéra

Après avoir monté et descendu plusieurs escaliers inconnus de Raoul, les deux hommes se trouvèrent en face d'une porte. Le Persan tira un petit passe-partout d'une poche de son gilet et ouvrit. À la grande stupéfaction de Raoul, ils se retrouvèrent dans la loge de Christine Daaé ! Le Persan ouvrit une boîte, venue là on ne savait comment. Il s'y trouvait une paire de longs pistolets, magnifiquement ornés.

– Soyez prêt à tout, vicomte, nous allons avoir affaire au plus terrible adversaire qu'on puisse imaginer. »

Le Persan en parlant avait pris un tabouret et l'avait apporté contre le mur opposé à la grande glace qui tenait tout un mur. Monté sur le siège, observant le papier peint, il semblait chercher quelque chose.

– Ah ! fit-il tout à coup, c'est là ! » Et son doigt, au-dessus de sa tête, appuya sur un coin du dessin du papier.

Puis il se retourna et se jeta à bas du tabouret. Il traversa toute la loge, et alla tâter la grande glace.

– Et maintenant refermez votre habit le plus que vous pourrez ... comme moi... rabaissez les revers... relevez le col... nous devons nous faire invisibles, tenez-vous prêt à tirer !

Il brandit alors lui-même son pistolet, et Raoul imita son geste. Soudain la glace tourna dans un éblouissement, un croisement de feux aveuglant ; elle tourna, elle tourna, emportant Raoul et le Persan dans son mouvement irrésistible et les jetant brusquement dans la plus profonde obscurité.

Derrière eux, le mur, continuant à faire un tour complet sur lui-même, s'était refermé. Ils restèrent quelques instants immobiles, retenant leur respiration. Dans ces ténèbres régnait un silence que rien ne venait troubler.

Enfin, le Persan se décida à faire un mouvement, et Raoul l'entendit qui glissait à genoux, cherchant quelque chose dans la nuit, de ses mains tâtonnantes, alors que devant le jeune homme, l'obscurité s'éclaira prudemment au feu d'une lanterne. Un petit disque rouge se promenait sur les parois, en haut, en bas, tout autour d'eux. Il y avait à droite un mur, à gauche une cloison en planches, au-dessus et au-dessous des planchers. Ce devait être là le chemin habituel d'Érik quand il venait à travers les murs surprendre la pauvre Christine.

On descendit plusieurs niveaux, et la pierre et le roc remplacèrent le plancher.

Raoul avait un peu repris ses esprits.

– Nous allons donc vers le lac souterrain ? demanda-t-il.

– Oui, mais n'entrerons jamais dans la demeure du lac par le lac »

Il expliqua qu'Erik y avait accumulé toutes sortes de pièges, il savait que des cadavres de curieux, égarés dans ces parages, flottaient encore sur les eaux !

– Et par où peut-on entrer ?

– Par le troisième dessous¹⁰. Nous allons y aller de ce pas... L'entrée se trouve entre une poutre et un décor abandonné du *Roi de Lahore*, exactement à l'endroit où est mort Joseph Buquet...

– Ah ! ce chef machiniste que l'on a trouvé pendu ?

– Oui, monsieur, ajouta sur un ton singulier le Persan, et dont on n'a pu retrouver la corde !... Allons ! du courage... et en route !...

¹⁰ Dans les théâtres importants, il y a plusieurs niveaux sous la scène, parfois très profonds ; on les appelle "premier, deuxième ou troisième dessous.

Il ralluma sa lanterne et précéda Raoul, cherchant son chemin, s'arrêtant parfois brusquement.

Ils devaient être alors à une très grande profondeur, si l'on songe que l'on avait creusé la terre à quinze mètres au-dessous des couches d'eau qui existaient dans toute cette partie de Paris.

– Ah, fit soudain le Persan, voici un mur qui pourrait bien appartenir à la demeure du Lac ! »

Raoul s'était jeté contre la paroi, et avait avidement écouté. Mais il n'entendait rien... rien que des pas lointains qui venaient de parties bien plus hautes du théâtre. Le Persan entraîna Raoul jusqu'à un petit escalier. À un moment, il fit signe à Raoul de se mettre à genoux, et c'est en avançant ainsi qu'ils arrivèrent contre une paroi. Là, il y avait une vaste toile peinte abandonnée. Et, tout près de ce décor, une ouverture avec tout juste la place d'un corps.

Le Persan, toujours sur ses genoux, s'était arrêté... Il écoutait. Puis il se glissa dans l'ouverture. Raoul était sur ses talons. La main libre du Persan tâtait la paroi. Raoul le vit un instant appuyer ... et une pierre bascula... Il y avait maintenant un trou dans la paroi, fort étroit.

– Il va falloir nous laisser tomber de quelques mètres, sans bruit. Regardez-moi et faites exactement comme moi. N'ayez crainte : je vous recevrai dans mes bras. »

Le Persan fit comme il le disait ; et, au-dessous de lui, Raoul entendit bientôt un bruit sourd produit évidemment par sa chute. À son tour, il se laissa tomber.

Ils restaient maintenant immobiles, écoutant... Le silence était pesant, terrible...

Le Persan dirigea les rayons de sa lanterne au-dessus de leurs têtes : la pierre s'était refermée d'elle-même. Il promena le petit disque rouge de sa lanterne sur les murs... Ainsi il éclaira, événement bizarre, un tronc d'arbre qui semblait encore tout vivant avec ses feuilles... et les branches de cet arbre montaient tout le long de la muraille et allaient se perdre dans le plafond. Raoul porta sa main en avant, tâtonnant ...

– Tiens ! fit-il... le mur. Mais c'est une glace !

– Oui ! une glace ! » dit le Persan, sur le ton de l'émotion la plus profonde. Et il ajouta, en passant sa main qui tenait le pistolet sur son front en sueur :

– Nous sommes tombés dans la chambre des supplices !

Chapitre 10

Dans la chambre des supplices

Dans la faible lueur de la lanterne, Raoul avait cependant l'impression d'être au milieu d'une forêt ; mais curieusement aussi, de multiples reflets brillaient vivement. Le Persan expliqua à voix basse que la salle était de forme hexagonale, que les murs étaient faits de glaces. Il apprit alors qu'Erik avait été au service d'un Sultan, qu'il avait fabriqué pour lui une chambre où ses victimes étaient torturées, une chambre toute semblable à celle-ci ! L'arbre de fer au milieu, ah, oui, on en devinait l'usage : Raoul se rappelait ce pauvre Joseph Buquet, retrouvé pendu, mais ailleurs, bien sûr. Il voulut en savoir plus sur l'histoire d'Erik, mais son cœur bondit dans sa poitrine en entendant à côté la voix du monstre !

– C'est à prendre ou à laisser ! La *messe de mariage* ou la *messe des morts*.

Il y eut plusieurs gémissements puis un long silence. Raoul comprit que c'étaient ceux de Christine, il eut un mouvement violent, comme pour se ruer à travers les murs, mais le Persan l'avait prévu, il ceintura le vicomte et le bâillonna brutalement de sa main. Il savait qu'Erik ignorait leur présence, sinon les supplices auraient commencé tout de suite. C'est ce qu'il expliqua à l'oreille du jeune homme.

A côté, Erik poursuivait :

– Il m'est impossible de continuer à vivre comme ça, au fond de la terre, dans un trou, comme une taupe ! Maintenant je veux être comme tout le monde, avoir une femme et me promener avec elle le dimanche. Tu verras, j'ai inventé un masque qui me fait la figure de n'importe qui, tu seras la plus heureuse des femmes, nous chanterons pour nous tout seuls !

Christine devait être muette d'horreur, n'ayant plus la force de crier, avec le monstre à ses genoux. Raoul se demandait si on pouvait l'avertir discrètement .

À ce moment on entendit une porte claquer. Puis le silence, puis les gémissements de Christine, à nouveau. Les deux hommes comprirent qu'elle était seule. Ils allaient tenter quelque chose, mais la porte claqua à nouveau, Erik revenait sans doute. Il y eut, quelques bruits confus, et la voix de l'homme jetant presque tendrement ces mots :

– Tu seras ma femme, tu le seras ! Sinon tout le monde est mort et enterré !

Puis quelques mots inaudibles, effrayés, la voix de Christine, un "Ah" prolongé : on devinait que le monstre avait ôté le bâillon de la prisonnière, peut-être défait ses liens. Et Raoul, stupidement, ne pouvant plus se retenir, poussa un cri de soulagement !

Aussitôt à côté :

– Ah mais ! fit le monstre... Qu'est-ce que c'est que ça ?... Tu n'as pas entendu, Christine ?

– Non ! non ! répondait la malheureuse ; je n'ai rien entendu !

– Il me semblait qu'on avait jeté un cri !

– Un cri !... Est-ce que vous devenez fou, Érik ?... Qui voulez-vous donc qui crie, au fond de cette demeure ?... C'est moi qui ai crié, parce que vous me faisiez mal !... Moi, je n'ai rien entendu !...

Le Fantôme ricana :

– C'est si facile de le savoir...

Et ce que craignait le Persan *commença automatiquement...* Les deux hommes furent tout à coup inondés de lumière !... Et la voix de colère éclata à côté.

– Je te disais qu’il y avait quelqu’un !... Tu vas voir ! Monte sur l’échelle, il y a en haut une petite fenêtre, tu vois ? Elle sert à regarder dans la chambre des supplices !

– Quels supplices ?... quels supplices y a-t-il là-dedans ?... Érik ! Érik ! dites-moi que vous voulez me faire peur !...

– Allez voir, ma chérie, à la petite fenêtre !...

Apparemment, elle refusait de monter ! Elle lui dit, pour détourner la conversation :

– Mais ... il fait chaud, il fait très chaud tout d'un coup !

– Oui... oui ricanait-il encore, c'est à cause de la forêt d'à côté !

– La forêt ? Que voulez vous dire ?

Et le rire du monstre s’éleva terrible, effrayant ... Et puis il y eut le bruit d’une rapide lutte inégale, d’un corps qui tombe sur le plancher et que l’on traîne, que l'on emmène.

Chapitre 11

Tonneaux ! tonneaux !

La chambre dans laquelle se trouvaient les deux hommes, garnie entièrement de glaces, était une invention d'Erik . Il suffisait de disposer dans les coins quelque motif décoratif, comme une colonne, un arbre, par exemple, pour avoir instantanément un palais aux mille colonnes, ou une forêt, multipliée à l'infini. Les murs de cette étrange salle n'offraient aucune prise pour les victimes que l'on jetait là, du reste, les mains et les pieds nus.

Aucun meuble. Le plafond était lumineux. Le chauffage électrique permettait d'augmenter la température des murs à volonté

Quand le plafond s'éclaira et que la forêt s'illumina, la stupéfaction du vicomte dépassa tout ce que l'on peut imaginer. Les troncs et les branches d'une fausse forêt impénétrable, la chaleur qui montait, lui donnaient une sensation d'étouffement. Pendant ce temps le Persan, qui connaissait les trucs d'Erik, s'intéressait à la glace elle-même ; par endroits, elle était brisée. Elle avait des éraflures ; on était parvenu à « l'étoiler », et cela prouvait, qu'elle avait déjà servi !

Oui ! oui ! Joseph Buquet était passé par là, par "l'arbre de fer" !... Allaient-ils mourir comme lui ? Le Persan dut d'abord calmer M. de Chagny, qui déjà se promenait dans la clairière comme un halluciné, en poussant des clameurs incohérentes. L'ardente chaleur commençait à faire ruisseler la sueur sur ses tempes, il ne montrait plus aucune prudence, il criait : Christine ! Christine !... et il agitait son pistolet, appelant encore de toutes ses forces le monstre, le défiant en un duel à mort.

« Vicomte, vicomte, par pitié, calmez-vous ! disait le Persan.

Il lui promit que, s'il le laissait faire, sans l'étourdir de ses cris et de ses promenades de fou, il aurait trouvé le truc de la porte avant une heure.

Il choisit un panneau de glaces et se mit à le tâter en tous sens, y cherchant le point faible, sur lequel il fallait appuyer pour faire tourner les portes suivant le système des portes et trappes pivotantes d'Érik. Mais la chaleur gagnait de plus en plus, ils cuisaient littéralement dans cette forêt enflammée. Au bout d'une demi-heure, c'en était trop, et Raoul reprit son délire.

« J'étouffe ! disait-il... nous allons rôtir ici ! Nous serons morts avant elle ! La messe d'Érik pourra servir pour tout le monde ! »

Raoul paraissait tout à fait « parti ». Il prétendait qu'il y avait bien trois jours et trois nuits qu'il marchait sans s'arrêter dans cette forêt, qu'il apercevait Christine derrière un tronc d'arbre, elle se moquait même de lui !

Tout à coup le rugissement du lion se fit entendre, ils en eurent les oreilles déchirées.

« Oh ! fit le vicomte à voix basse, il n'est pas loin !... Vous ne le voyez pas ?... là... à travers les arbres ! dans ce fourré... S'il rugit encore, je tire !... »

Le rugissement recommença, plus formidable. Et le vicomte tira... et cassa une glace.

Assoiffés, sans vigueur, les deux hommes se traînaient à terre. Combien de temps restèrent-ils ainsi ? Et puis par hasard, dans un mouvement machinal, le Persan toucha, dans la rainure du parquet, un clou à tête noire dont il devina tout de suite l'usage ! Le ressort !... le ressort qui allait faire jouer la porte !... qui allait leur donner la liberté ! leur livrer Érik.

Le clou à tête noire céda sous la pression... Une trappe se déclencha dans le plancher. Aussitôt, de ce trou noir, de l'air frais arriva. Ils se penchèrent sur ce carré d'ombre comme sur une source limpide. Le vicomte était déjà prêt à se jeter dans le trou !...

Un escalier plongeait dans les ténèbres les plus profondes et tournait sur lui-même. Ah ! l'adorable fraîcheur Le lac ne devait pas être loin !... Ils furent bientôt en bas de l'escalier... Leurs yeux commençaient à se faire à l'ombre, à distinguer autour d'eux des formes... des formes rondes... sur lesquelles le Persan dirigea le jet lumineux de sa lanterne... Des tonneaux !... Ils étaient dans la cave d'Érik.

C'est là qu'il devait enfermer son vin et peut-être son eau potable... Ils allaient boire ! Il y en avait une certaine quantité alignée fort symétriquement sur deux files entre lesquelles ils se trouvaient.

Alors, après en avoir soulevé un à demi pour constater qu'il était plein, Raoul se mit à genoux et avec la lame d'un petit couteau qu'il avait sur lui, il chercha à faire sauter le gros bouchon.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria tout de suite le vicomte... Ce n'est pas de l'eau ! »

Le vicomte avait approché de la lanterne ses deux mains pleines. Ce qu'on voyait dans les mains de M. de Chagny... c'était de la poudre !

Chapitre 12

La sauterelle et le scorpion

La découverte qu'ils venaient de faire permettait de comprendre les paroles d'Erik : « *Tu seras ma femme, tu le seras ! Sinon, tout le monde est mort et enterré !...* » Si Christine refusait d'être sa femme, il faisait tout sauter ! Il avait donné jusqu'à onze heures, et à ce moment, il y aurait beaucoup de monde. Mais pourquoi Christine Daaé dirait-elle oui ? Ne préférerait-elle pas se marier avec la mort même qu'avec ce cadavre vivant ?

Le Persan tout à coup se relève, une pensée terrible lui vient « Quelle heure est-il ? »

Car enfin demain soir, onze heures, c'est peut-être aujourd'hui, c'est peut-être tout de suite !... Depuis combien de temps sont-ils enfermés dans cet enfer ?

Ah ! un bruit, un craquement !... Avez-vous entendu demande Raoul ? Là ! là, dans ce coin, comme un bruit de mécanique !... Encore !... C'est peut-être maintenant que tout va sauter !...

M. de Chagny et le Persan se mettent à crier comme des fous... la peur les talonne... ils gravissent l'escalier en roulant sur les marches...

En haut, heureusement, la trappe est restée ouverte. Mais quoi ? Les voilà revenus dans la chambre des supplices ! Ils crient, ils appellent, et tout à coup la voix de Christine, à côté :

« Raoul ! Raoul ! »

Elle sanglote, elle raconte à travers la paroi. Le monstre a été terrible, paraît-il. Il n'a fait que délirer en attendant qu'elle prononce le « oui » qu'elle refusait... Après des heures et des heures de cet enfer, il venait de sortir à l'instant, la laissant seule pour «réfléchir» une dernière fois...

Des heures et des heures ?... Quelle heure est-il ? Quelle heure est-il, Christine ?...

– Il est onze heures ! Onze heures moins cinq minutes !...

Elle ajoute :

– Il est épouvantable ! Il délire, il a arraché son masque et ses yeux d’or lancent des flammes dans son visage horrible de cadavre ! Et il ne fait que rire !... Il m’a dit en riant, comme un démon ivre : “Cinq minutes ! Je te laisse cinq minutes ! »

Puis Christine se calme un peu. Mais ce qu'elle dit n'est pas plus rassurant :

« Tiens ! m’a-t-il dit, voilà la petite clef de bronze qui ouvre les coffrets d’ébène qui sont sur la cheminée... Dans l’un de ces coffrets, tu trouveras un scorpion et dans l’autre une sauterelle, des animaux très bien imités, ils disent oui et non ! Tu n’auras qu’à tourner le scorpion sur son pivot, dans la position contraire à celle où tu l’auras trouvé... cela voudra dire : oui !... La sauterelle, elle, si tu la tournes, voudra dire non !

Et puis, en riant comme un démon ivre, il m’a laissée en me disant qu’il ne reviendrait que dans cinq minutes ! Et encore il m’a crié : “La sauterelle !... Prends garde à la sauterelle !... Ça ne tourne pas seulement une sauterelle, ça saute !... ça saute !... ça saute joliment !...»

Horriés, les deux hommes comprirent le piège du démon : Si Christine disait non, si Christine tournait la sauterelle, tout sautait, des centaines de morts, peut être tout le quartier, tout Paris ?

Depuis qu’il avait réentendu la voix de Christine, Raoul de Chagny semblait avoir retrouvé toute sa force morale. Il expliquait à la jeune fille qu'il fallait accepter, tourner le scorpion, tout de suite...

Il y eut un silence. Puis le Persan s'exclama

« Christine, où êtes-vous ?

– Au près du scorpion !

– N'y touchez pas ! »

L'idée lui était venue que le monstre avait encore trompé la jeune femme. C'était peut-être le scorpion qui allait tout faire sauter ! Car, enfin, pourquoi n'était-il pas là, lui ? Il s'était sans doute mis à l'abri ! Il savait que Christine ne l'aimerait jamais, et il avait imaginé cette dernière tromperie, ce dernier tour maléfaisant ! ... Et il attendait peut-être l'explosion formidable...

– Ne touchez pas au scorpion !...

– Lui !... s'écria Christine. Je l'entends !... Le voilà !... »

Il arrivait, en effet. ses pas se rapprochaient dans la chambre. Il avait rejoint Christine.

Alors, à travers la paroi, le Persan l'interpella

« Érik ! c'est moi ! Me reconnais-tu ? »

Il répondit aussitôt sur un ton extraordinairement paisible :

– Vous n'êtes donc pas morts là-dedans ?... Eh bien, tâchez de vous tenir tranquilles.

Le Persan voulut l'interrompre, mais il dit froidement

– Plus un mot, daroga¹¹, ou je fais tout sauter !

Après un moment il ajouta :

– Mais non ! L'honneur doit en revenir à mademoiselle ! Mademoiselle, à l'occasion de nos noces, vous allez faire un bien joli cadeau à quelques centaines de Parisiens, le cadeau de la vie. De vos jolies mains, vous allez, tourner le scorpion !...

¹¹ Le Daroga, en Perse, est le commandant général de la police du gouvernement.

Et après un rire sinistre :

– Si, dans deux minutes, mademoiselle, vous n’avez pas tourné le scorpion, moi, je tourne la sauterelle... et la sauterelle, ça saute joliment bien !...

Le silence reprit plus effrayant que jamais. M. de Chagny, lui, avait compris qu’il n’y avait plus qu’à prier, et à genoux, il priait. Quant au Persan, son sang battait si fort qu’il dut saisir son cœur dans sa main, de grand peur qu’il n’éclate...

Enfin, la voix d’Érik, douce cette fois, d’une douceur angélique...

« Les deux minutes sont écoulées... adieu, mademoiselle !... saute, sauterelle !...

– Érik, s’écria Christine, qui avait dû se précipiter sur la main du monstre, me jures-tu, monstre, me jures-tu que c’est le scorpion qu’il faut tourner ?

– Oui, pour sauter à nos noces !

– Ah ! tu vois bien ! nous allons sauter !

– À nos noces, pauvre innocente, à nos noces, sauter, danser, dans la joie. Mais en voilà assez !... Tu ne veux pas du scorpion ? À moi la sauterelle !

– Érik !...

– Assez !...

– Érik ! J’ai tourné le scorpion ! »

Chapitre 13

La fin des amours du fantôme

C'était plus tard, bien plus tard. Le Persan habitait toujours son petit appartement de la rue de Rivoli. Après plusieurs refus, il accepta enfin de recevoir un journaliste de *L'Epoque*. Il était bien malade, mais il avait gardé ses yeux magnifiques dans son pauvre visage fatigué.

En se rappelant les horreurs vécues, il était repris d'une certaine fièvre. C'est par petits morceaux que le reporter lui arracha la fin de cette étrange histoire.

Le geste de Christine sur le scorpion avait sauvé la vie de centaines de personnes, qui ne s'étaient doutées de rien. Mais Erik avait prévu de noyer son refuge avant de fuir avec son aimée. Pour cela, la manœuvre du scorpion ouvrait aussi des vannes, des robinets, des trappes... et l'inondation avait commencé. Raoul et le Persan avaient vu avec horreur l'eau monter dans la chambre des supplices, les submerger, les soulever et le daroga se souvenait seulement de ceci : flottant tout en haut de la pièce, entre les glaces éblouissantes, il avait maintenu jusqu'au bout sa bouche hors de l'eau, à quelques centimètres du plafond, puis avait perdu conscience.

Quelque temps après, surpris d'être encore vivant, il s'était vu étendu sur un lit... Raoul de Chagny était couché sur un canapé, à côté d'une armoire à glace. Puis il était retombé dans l'inconscience, et un moment plus tard, deux heures ? trois jours ? il s'était retrouvé chez lui.

Le reporter ne put en tirer davantage. Et pour les lecteurs de *L'Epoque*, tout cela resta bien mystérieux.

Mais le Persan n'avait pas tout dit. Il se rappelait bien d'autres détails. À son premier réveil, il était chez Erik ! Il retrouva au-dessus de lui l'ombre de l'homme au masque, puis le masque lui-même et une bouche immobile qui disait :

– Ça va mieux, daroga ?

Christine Daaé était là elle aussi. Elle ne disait pas un mot ; elle se déplaçait sans bruit, comme une bonne sœur. Elle apportait dans une tasse un thé fumant... L'homme au masque la lui prit des mains et la tendit au Persan. Quant à Raoul, il dormait...

Érik avait expliqué :

– Il est revenu à lui avant toi, daroga. Il va très bien. Il dort. Maintenant, vous êtes sauvés tous les deux.

Sur quoi il se leva, sans autre explication, et disparut à nouveau. Se sentant encore très faible, le daroga s'endormit. Il se réveilla chez lui, soigné par son fidèle domestique Darius.

Le Persan se mit alors à écrire, voulant relater fidèlement tous les événements qu'il avait vécus. Mais pour les confier à qui ? Trois jours après être revenu chez lui, son domestique Darius lui annonça un étranger qui n'avait point dit son nom.

Érik entra masqué, paraissant d'une faiblesse extrême. Il se retenait au mur comme s'il craignait de tomber... Ayant enlevé son chapeau, il montra un front d'une pâleur de cire. Le reste du visage était caché.

« Je viens pour te dire que je vais mourir...

– Où sont Raoul de Chagny et Christine Daaé ?

– Je vais mourir.

– Où sont-ils ? demanda le Persan presque violemment.

– Je vais mourir d'amour... c'est comme cela... je l'aimais tant !... Et je l'aime encore, daroga, puisque j'en meurs, je te dis...

Le Persan s'était levé et il avait osé toucher Érik, lui secouer le bras.

– Me diras-tu enfin si elle est morte ou vivante ?

– Ah ! c'est une honnête fille ! Morte, je ne le pense pas. Mais cela ne me regarde plus. Elle t'a sauvé la vie, daroga. Pourquoi étais-tu là avec ce petit jeune homme ? Elle avait tourné le scorpion, j'étais devenu son fiancé. Elle n'avait pas besoin d'un autre !

Seulement, écoute bien, daroga, vous étiez à crier comme des possédés à cause de l'eau, Christine est venue à moi, ses beaux grands yeux bleus ouverts et elle m'a juré qu'elle consentait à être ma femme vivante ! Elle ne se tuerait point, mais je devais vous laisser la vie !

– Qu'as-tu fait du vicomte de Chagny ? interrompit le Persan.

– Ah ! tu comprends, celui-là, daroga, je n'allais pas comme ça le reporter tout de suite sur le dessus de la terre. Je l'ai enchaîné proprement dans la partie la plus profonde de l'Opéra, plus bas que le cinquième dessous, là où personne ne va jamais. J'étais bien tranquille et je suis revenu auprès de Christine. Elle m'attendait...

À ce moment, le Fantôme se leva, comme pour une déclaration solennelle.

– Oui ! Elle m'attendait ! elle m'attendait toute droite, vivante, comme une vraie fiancée ... Et quand je me suis avancé, plus timide qu'un petit enfant, elle ne s'est pas sauvée. Elle m'a tendu son front... Et...je l'ai embrassée ! Elle pleurait, daroga, elle pleurait ! Ah ! que c'est bon, daroga, d'embrasser quelqu'un !... Ma mère, daroga, ma pauvre misérable mère n'avait jamais voulu que je l'embrasse ! Et moi, je n'ai plus été, tu comprends, qu'un pauvre chien prêt à mourir pour elle... comme je te le dis, daroga ! »

Un autre silence ! Les larmes coulaient sous le masque, sur le col du malheureux. Il se mit de dos, sans doute pour éponger son hideux visage sans le montrer, puis se retourna à nouveau masqué.

– Alors, continua Erik, je suis allé, délivrer le jeune homme et je lui ai dit de me suivre auprès de Christine.

Encore un silence, puis...

– Alors ils sont partis tous les deux »

Et Érik s'était tu. Il avait paru rassembler ses forces pour partir. Au moment de quitter la pièce, le malheureux dit ses dernières paroles :

– Ne cherche pas à les revoir. Ils sont cachés quelque part je ne sais où. Elle m'a dit : au Nord du Monde.

Trois semaines plus tard, le journal *l'Époque* avait publié cette annonce nécrologique, anonyme, mystérieuse, en majuscules discrètes

ÉRIK EST MORT.

EPILOGUE

Quelques années plus tard, ce fut au Persan de mourir. Personne n'assista à son enterrement. Mais au journal, "L'Epoque", on reçut le lendemain une enveloppe anonyme, déposée avait dit le concierge du journal, par une dame assez jeune et étrangement triste. Voici la lettre qui se trouvait dans l'enveloppe :

Monsieur le directeur,

On m'appelait "Le Persan", au moment de l'affaire du Fantôme de l'Opéra. J'ai autrefois dirigé la police de mon seigneur, le Sultan de Mazendran.

Il y a trois ans, l'un de vos journalistes est venu me trouver. Je lui ai bien volontiers donné quelques détails sur l'affaire du Fantôme de l'Opéra.

Dans quelques jours peut-être, dans un mois au maximum, je serai mort. Avant que le souvenir du Fantôme disparaisse, il me faut informer le public sur le passé de cet étrange personnage, qui n'était pas plus fantôme que vous ou moi.

Erik était originaire d'une petite ville aux environs de Rouen. C'était le fils d'un entrepreneur de maçonnerie. Il avait fui de bonne heure le domicile paternel : sa laideur, dont on n'a jamais su la cause, était un objet d'horreur et d'épouvante pour ses parents, pour sa mère surtout. Pendant quelque temps, il s'exposa dans les foires, où on le présentait comme « mort vivant ». Il traversa ensuite l'Europe. Quand je l'ai connu, il m'avoua qu'il avait découvert la magie et l'Art du chant chez les Bohémiens.

On le retrouve plus tard à la foire de Nijni-Novgorod. Déjà il chantait comme personne au monde ; il savait faire des jongleries extraordinaires, des personnes disparaissaient, d'autres devenaient jumeaux, triplés ! Des monstres ou des danseuses sortaient des plis de sa tente.

Les caravanes qui traversaient l'Asie parlaient de lui tout le long du chemin. Un marchand de fourrures, qui se rendait à Samarkand, raconta chez le Sultan de Mazendran les miracles qu'il avait vus sous la tente d'Érik. Et moi, daroga du Sultan, je fus chargé de ramener le magicien pour distraire la petite sultane qui s'ennuyait.

Pendant quelques mois il fit, comme on dit en Europe, la pluie et le beau temps à la cour. Il commit aussi pas mal d'horreurs, car il semblait ne connaître ni le bien ni le mal. Le Sultan le chargea même de quelques assassinats.

Comme Érik avait aussi des dons en architecture, il fit fabriquer un palais plein de pièges et de secrets. Un visiteur pouvait y disparaître, et le souverain s'y cacher pour espionner ses ministres. Quand le Sultan fut le maître d'une telle merveille, il m'ordonna de tuer Erik pour que le secret soit gardé. Mais Erik était devenu un ami, alors je lui donnai des moyens de s'enfuir. En punition, je dus quitter mon pays, avec une petite pension, car j'étais de race royale.

Je le retrouvai à Paris, où il était devenu entrepreneur, et s'occupait de certains travaux de l'Opéra. Sa laideur faisait honte aux directeurs, et il ne se montrait jamais en public. Fatigué de la méchanceté des hommes, il se fabriqua sous l'Opéra, sur le lac souterrain, une demeure secrète. Elle le cacherait à jamais au regard du monde. .

On sait la suite. Son amour pour la Daaé fut cause de tous les malheurs que nous avons connus. Pauvre Érik ! Faut-il le plaindre ? Faut-il le maudire ? Il ne demandait qu'à être aimé, comme tout le monde le demande ! Mais il était trop laid ! Avec un visage ordinaire, il aurait été l'un des plus grands génies de l'humanité. Ayez une pensée charitable pour le Fantôme de l'Opéra !

Je suis sûr d'avoir prié sur son squelette, l'autre jour quand on l'a sorti de la terre ; dans cet état, il n'y a plus de laideur, nous sommes tous égaux ! Je l'ai reconnu à l'anneau d'or que Christine Daaé avait glissé à son doigt d'os avant de l'ensevelir.

FIN